

mentions Pitié-Salpêtrière et premier étage suffisant pour signer sur-le-champ un chèque d'un montant exorbitant au type de l'agence - c'est sale, petit et sombre, la corniche du balcon du deuxième étage obscurcissant sa fenêtre comme une visière de casquette. Mais elle n'a pas le choix. C'est cela être malade, se dit-elle, ne pas avoir le choix - son cœur ne lui laisse plus le choix."

Je vous livre un autre exemple de choix qui est le témoignage d'un berlinois de l'Est, projeté sans préparation dans la profusion de l'Ouest au moment de la chute du mur: *« Nous ne savions plus où donner de la tête, ni quoi faire de toutes les possibilités qui s'ouvraient à nous, se souvient Helmut, âgé d'une trentaine d'années à l'époque. Tous nos repères étaient changés. Il m'a fallu du temps pour décider ce qui était bon pour moi et ce qui ne l'était pas. C'est compliqué, la liberté, quand on n'a pas l'habitude. »*

Avoir à faire un choix est un mécanisme complexe. *« Les recherches en sciences cognitives montrent que nous prenons toutes nos décisions en deux temps, que ce soit pour choisir le parfum d'une glace ou la personne avec qui faire des enfants. D'abord, nous examinons les options disponibles, ce qui nous permet d'éliminer, assez rapidement, de nombreuses possibilités. Ensuite, nous comparons les options restantes : c'est là que tout se complique. Plus le choix nous semble important, plus nous essayons de le rationaliser. C'est la fameuse méthode d'une colonne « pour », une colonne « contre », qui permet de considérer les choses avec clarté, mais pas de trancher ! Sans doute parce que, dans un choix, un certain nombre de facteurs échappent à la raison : peur du risque, besoin de certitude, crainte de se sentir enfermé, même dans un bon choix ! Quant aux décisions prises en groupe, on sait depuis longtemps qu'elles sont toujours plus extrêmes que lorsqu'elles sont prises individuellement : l'histoire en regorge de preuves... »* (Psychologies.com)

En philosophie les théories du Fatalisme, du Déterminisme, du Constructivisme proposent d'explorer les mécanismes qui guident nos choix.

Michèle Marzano dit même que à l'heure actuelle **« La liberté est devenue un devoir, pas seulement une possibilité. Mais en devenant une contrainte, elle se vide de son sens ! »**

Il me semble que Cavanna, qui vient de nous quitter, résume clairement cela en disant : *"La liberté consiste à faire tout ce que permet la longueur de la chaîne"*

Voici quelques questions que je me suis posé qui complètent celle du thème d'aujourd'hui, vous en aurez certainement d'autres :

Comment effectuons-nous nos choix?

Pourquoi hésitons-nous?

Pourquoi voulons-nous nous sentir libres de choisir?

Comment savoir si on a fait le bon choix?

Débat

Philippe. X : Le sujet est avons-nous toujours le choix et vous venez de le transposer à la liberté de choisir. On peut être obligé de faire un choix sans avoir la liberté de choisir.

Guillaume : Dans la mesure où c'est toi qui fait le choix c'est bien une liberté sinon c'est ne pas avoir le choix c'est imposé.

Claudine : Nous avons la liberté de choisir mais il faut aussi prendre en compte les contraintes, parce que le choix est souvent lié à des options qui peuvent être facultatives ou obligatoires.

Emilie : Tout à l'heure vous parliez de la position du choix de tous les jours, par exemple quand on se trouve dans un supermarché devant un rayon de yaourts, il peut y avoir dans certains magasins qu'un type de yaourt et dans d'autres un grand choix, mais il y a aussi la possibilité qu'il n'y ait pas. Il y a dans le choix quelque chose qui nous échappe. On peut choisir selon notre société, selon notre position ; quand on parle de liberté, on n'a pas la même liberté partout, c'est pareil pour le choix, il y a des choix qui ne sont pas des choix, par exemple quand on a la possibilité entre deux choix et que l'on est contraint ce n'est plus de la liberté.

Jean Luc : Vous vous souvenez sûrement de Coluche, il disait « *avoir l'embarras du choix ou choix d'embarras* ».

Florence : Il y a le contexte qui importe parce qu'en fonction des pays dans lesquels on peut se trouver tout le monde n'a pas la possibilité d'exprimer son choix ;

Véronique : Quand j'ai commencé à réfléchir à ce que pouvait susciter en moi ce sujet, j'ai repensé à une citation que dont j'ai oublié l'auteur, peut-être est ce Saint Augustin qui disait « *La liberté n'est pas de faire ce qu'on veut mais de vouloir ce qu'on fait* ». Quand je pense à cette question « Avons-nous toujours le choix ? », par rapport à tout ce qui vient d'être dit, il y a des yaourts qu'on ne peut pas s'acheter alors on y va pas ; il n'y a que deux types de yaourts, ils ne nous plaisent pas... Voilà on est contraint par le budget, par le temps qui ne nous permet pas de faire notre yaourt nous-mêmes ; forcément les choix qu'on fait sont résiduels une fois qu'on a posé toutes les contraintes de notre environnement, alors qu'est-ce qu'on en fait, comment subit-on et comment choisir avec ce qui nous reste ?

Mme. X : Comment assume-t-on son choix ? C'est ça ?

Véronique : Non, c'est plutôt ne pas se poser de questions sur les éventualités qu'on aurait préférées mais qui ne nous sont pas proposées. Quand on dit « Je n'ai pas le choix », c'est un peu ça.

Janie : Je pense qu'on a toujours le choix c'est que souvent on se trouve des excuses pour dire « je n'avais pas le choix ».

Philippe C. : J'ai recherché dans le dictionnaire historique pour voir comment le sens du mot choisir a bougé, d'où il vient et de quoi il est fait. Et à choix, qui est le déverbal de choisir, on trouve « le sens d'action, liberté de choix, et désigne particulièrement un ensemble de choses sélectionnées pour leurs qualités ». C'est amusant parce que sélectionner c'est « eliger ». On retrouve les similitudes très proches mais toute la partie ancienne du mot choisir a disparue aujourd'hui, elle venait du sanskrit « josayate » : « je prends plaisir », le latin a hérité de cette partie avec « gustare » ? Cette origine est assez intéressante car cela nous donne une idée un peu différente de ce qu'on a l'habitude de donner au mot choix ; bon : choix, je fais un choix sous la contrainte ou parce que je le décide ; et d'un autre côté la notion de « sélectionner » est intéressante car il y a une notion de choisir, mais aussi celle de liberté ; et à partir du moment où on choisit il faut assumer son choix ; je pense que la liberté ne se conçoit que lorsqu'on assume ses choix ; on retombe en philosophie dans l'existentialisme sartrien qui marque notre époque.

Arielle : Il y a un seul moment où on n'a vraiment pas choisi : c'est de naître. La mère donne la vie...

Mr. X : pas que la mère (rires)

Arielle : oui, les parents donnent la vie mais l'enfant n'a pas demandé à naître. Une fois né on devient un être pensant capable de faire des choix. On ne m'a pas donné le choix de vivre.

Mr.X : Si, peut-être, qui sait ?

Jeanne : Dans certaines philosophies orientales il nous est dit que ce qui va être moi a choisi dans quel ventre de femme je vais aller m'incarner.

Claudie : Sans aller jusque là, Françoise Dolto disait que le bébé à l'état embryonnaire choisissait son acte de vie ou non. J'ai envie de revenir à la globalité de la question « avons-nous toujours le choix ? » ; Ce qui m'est venu tout de suite c'est la notion de responsabilité ; si j'ai toujours le choix mais alors je suis responsable de tout et c'est insupportable, je ne veux pas ; je pense que si on a beaucoup de choix mais pas de tout comme le prétendent certains courants comme la psychanalyse. Je suis en partie responsable de ce qui m'arrive mais pas de tout ; il y a quelque chose de pervers de dire à quelqu'un « tu es responsable de tout ce qui t'arrive »

Guillaume : Madame a-t-elle entendu parler de la notion de choix limités pour réduire cette part de responsabilité ? Devant un choix, comme vous l'avez dit Philippe où Anne dans sa présentation, il y a d'abord un aspect de sélection des possibles et dans un deuxième temps une notion de liberté : le choix limité est

effectivement d'envisager les possibles de manière à se protéger ; on n'est pas responsable de tout, on est responsable des possibles, d'un choix parmi les possibles.

Nadine : Je me suis posée la question : quel a été mon premier choix ? Je me suis souvenue que quand j'étais petite on m'a dit un jour : « tu veux de la tarte aux pommes ou de la tarte aux cerises ? » mais moi je ne voulais ni de l'un ni de l'autre ; et la grande difficulté était de savoir ce que je voulais et ne connaissant pas je ne pouvais pas savoir ce que je voulais donc je ne mangeais pas. Cela me paraît être quelque chose de fondamental, c'est-à-dire qu'on vous pose un choix qui n'est pas ce que vous voulez mais vous ne savez pas non plus ce que vous voulez. J'ai le sentiment que, même adulte, on se retrouve dans des situations identiques, par exemple au moment des votes.

Mireille : Pour rebondir sur ce qu'a dit Claudie, je ne parlerai pas des choix des yaourts mais de nos choix de direction de vie, par notre éducation et ce que nous en avons retenu, on a été mis sur un chemin de vie qui n'est pas linéaire, à un moment nous arrivons à des carrefours, des fourches et nous devons choisir la direction à prendre. Nous allons faire un choix en fonction de ce que nous apercevons du début des chemins : d'un côté c'est de la rocaille de l'autre c'est une forêt, je sais que si je vais vers la forêt ce sera moins périlleux au départ mais c'est tout je ne vois qu'à court terme. Je vais utiliser mon expérience passée pour faire un choix mais qui reste complètement aléatoire car j'ignore ce qui fait suite à la forêt ou à la rocaille. Pour être vraiment libre il faudrait que je puisse aller jusqu'au bout d'un des chemins et que je puisse revenir tester l'autre ; ça c'est impossible, la vie ce n'est pas ça. Je ne crois pas comme certains au déterminisme, que notre chemin de vie est tracé d'avance et que nous n'avons qu'à le suivre ; mais je crois que tous les choix que nous faisons dans la vie, même si on s'en défend, sont des choix aléatoires dont nous devons malgré tout assumer les conséquences que l'on ne peut mesurer pleinement au moment du choix.

Jean Luc : Je voudrais revenir sur ce que tu disais tout à l'heure Arielle « on ne choisit pas de naître » et mais on peut très bien dire « on ne choisit pas de mourir », sauf...

Arielle : On a le droit de choisir de mourir

Jean Luc : Oui, mais quelqu'un qui n'a pas de problème va laisser la vie suivre son cours et laisser la mort venir. On peut aussi faire un choix par rapport à la mort mais est-ce un choix ou un non choix ; Quand on prend ce chemin là on ne peut pas revenir en arrière... voilà il y a les deux extrêmes : la naissance et la mort et même par rapport à la philosophie « on n'a pas choisi le ventre de sa mère », qu'est-ce qui se passe au moment où on décide de prendre un chemin ultime, où on affirme sa volonté de prendre ce chemin là, plutôt que de laisser la nature agir et de faire en sorte que se soit la mort naturelle qui décide de nous emmener ?

Philippe .X : Je voulais revenir sur la définition du choix : la sélection, on sélectionne une option mais il y a déjà une présélection qui a été faite.

Philippe .C : Par qui ?

Philippe .X : L'éducation, et par d'autres indépendamment de nous. C'est l'histoire des tartes.

Philippe .T : Pour revenir au choix de mourir bien sûr celui là on l'a, mais je préférerais avoir le choix de ne pas mourir. Celui qui est en phase terminale et à qui on dit « tu as le choix, soit tu arrêtes les traitements et tu vas mourir rapidement, soit tu vas rester comme un légume pendant des mois et souffrir », répond « moi je voudrais avoir le choix, je préfère vivre normalement » ; ce choix là il ne l'a pas.

Arielle : il a un choix à faire

Jean Luc : Comment mourir.

Jeanne : Je voudrais dire aussi que notre choix était souvent déterminé par la civilisation dans laquelle nous vivons. Parce que nous sommes imprégnés par une religion, par une façon de vivre, par les traditions, sans avoir le choix de quitter cette imprégnation. Quand on vit dans des pays totalitaires de l'orient où d'ailleurs, on se rend compte qu'une fille dont on ne voit que les yeux et qui voudrait bien être habillée comme nous toutes, elle n'a pas le choix, elle ne peut pas le faire, si elle le fait c'est la lapidation, la mort. Donc les choix ne sont pas les mêmes partout.

Anne : C'est ce que disent les déterministes. Les philosophes déterministes sont nombreux, ils disent que nous sommes conditionnés par un certain nombre de choses qui sont extérieures à nous ; il y a aussi les pulsions, les désirs qui déterminent nos choix ? Je vais vous lire deux citations de deux philosophes qui parlent du déterminisme.

Spinoza : *“Les hommes se trompent quand ils se croient libres ; cette opinion consiste en cela seul qu'ils sont conscients de leurs actions et ignorants des causes par lesquelles ils sont déterminés”.*

Paul Valéry : *“Le “déterminisme” est la seule manière de se représenter le monde. Et l'indéterminisme, la seule manière d'y exister”*

Bien qu'on soit porté par tous ces déterminisme, parce qu'il n'y en a pas qu'un qui est là sous-jacent derrière nous qui remonte à plus ou moins loin, on a quand même, une fois que nous sommes là, les possibilités de choisir un chemin ou un autre. Il me semble que plus on réfléchit, plus on fait un travail sur soi, plus on se renseigne, plus on a cette possibilité de choix qui s'ouvre à nous”.

Alors, Sartre d'une autre manière dit : *«L'homme qui se croit déterminé se masque sa responsabilité »*

Philippe .C : Je reviens sur la notion de la séparation de la vie et de la mort, il n'y a pas de séparation ; c'est la même chose, vivre c'est mourir il n'y a pas d'autre issue.

Je reviens aussi sur la liberté : « être libre c'est bien, devenir libre c'est le pied » c'est Fichte qui dit ça ; et « **La liberté consiste à se déterminer soi-même.** » ça c'est de Leibniz. Je pense que là il y a quelque chose d'important c'est devenir soi-même, c'est acquérir, c'est prendre la pleine conscience et la pleine mesure de ce qu'est la liberté, notre liberté.

Arielle : La liberté on n'en est pas conscient quand on a été emprisonné. On en parlait l'autre jour de cette liberté qui affole quand en fait tout est permis.

Jean Paul : Etre rebelle dans le bon sens du terme n'est-ce pas assumer ses choix ?

Brouhaha : ... jusqu'au bout... à contre courant...

Guillaume : Leibniz était un physicien, sa philosophie a été reprise dans les années 20 où on était en plein dans les théories relativistes, dans un contexte intellectuel et spirituel qui aujourd'hui ne pourrait plus se reproduire

Philippe. C : Vrai et pas tout à fait vrai non plus, parce que Leibniz reprenait des théories très anciennes et des théories platoniciennes et c'est le retour, à la fin du 19ème et le début du 20ème, vers des philosophies que je dirais non rationalistes. C'est le retour du scientisme, moment du pendule avec quand même l'apparition de cette pensée existentielle et toute la différence entre être et exister.

Guillaume : Oui, et avec cette dimension de liberté absolue...

Philippe. C : ...absolue ou relative...

Guillaume : ... absolue dans le contexte, absolue en disant : toute la physique, tout le contexte intellectuel qu'on nous a présenté comme extrême jusqu'à aujourd'hui n'existe plus parce que, en fait, c'est un cas particulier dans le système de l'universel beaucoup plus large, ça voudrait dire que le temps est relatif lui-même ; le contexte de vie et de mort, ça veut dire qu'on s'inscrit dans une dynamique autre que la perspective humaine. C'est ce que j'en ai compris. Si on inscrit la vie et la mort dans cette dynamique de possible relativité, c'est-à-dire que c'est une contrainte qu'on peut reproduire, un facteur reproductible, l'existence elle-même n'est qu'un passage.

Anne : On est peut-être un peu en dehors du sujet, mais pour revenir sur le déterminisme au niveau scientifique en tous cas il y a eu une continuité jusqu'à l'époque récente de la relativité et de l'infiniment petit avec le côté aléatoire des réactions qui maintenant pose les questions sur le déterminisme. Mais, bon, c'est un aparté scientifique.

Marie Claude : Ce n'est pas de la haute philosophie mais, quand madame parlait tout à l'heure des enfants, je pense à un enfant qui naît avec un handicap quel est son choix de vie ? Quelles sont ses possibilités à lui ? Il n'a pas le choix il faut qu'il s'arrange avec son handicap.

Philippe. X : On en arrive donc aux termes proprement écrits qui étaient « avons-nous toujours le choix ? » donc à priori la réponse est « non ».

Nadine : J'en reviens à mon idée de tartes, il me semble que ne pas choisir c'est un choix ; La force du rebelle de l'enfance est de ne pas choisir ; la question est « qu'est ce que je désire ? ». Dans nos sociétés où tout va vite on doit se dépêcher de choisir alors qu'il faut du temps pour ça. Il faut connaître le désir profond de ce dont on a envie. Le thème de ce soir est important car il nous renvoie à nos désirs profonds. On n'a pas toujours envie de choisir.

Mireille : Pour compléter ce que dit Nadine, le processus du choix comporte trois étapes : l'analyse, la délibération et la décision ; la liberté se trouve au niveau de la décision. Toutes ces étapes ont leur importance et ce n'est pas dans la précipitation qu'on a une chance de faire un « bon choix ».

Philippe. C : Sartre dit « quand on délibère, les jeux sont faits »

Anne : Je voudrais revenir sur ce qu'à dit Nadine parce que c'est une réflexion que je me suis faite, à l'heure actuelle où on est dans une espèce d'accélération du temps, il faut que les choses soient immédiates, on veut les choses tout de suite, on veut aller de plus en plus vite, il faudrait pratiquement se déplacer instantanément d'un endroit à un autre, on commande quelque chose on veut le recevoir immédiatement, c'est vertigineux, déjà j'ai pensé à ça quand on a échangé sur « perdre son le temps », on veut tellement être dans l'immédiateté qu'on va en finir à en venir à des choix de plus en plus aléatoires car on aura pas le recul de la réflexion dont on a besoin, on va en arriver à faire des choix de façon automatique. C'est un peu une espèce de science fiction, de choix fiction que je me fais.

Pierre : Il se pose la question, plutôt que du choix, de l'accès au choix. Si on parle de déterminisme c'est que finalement il n'y a pas de choix, on est déterminés à prendre une option. Donc la question que je me pose est : « est-ce que le choix nous est accessible ? Est-ce qu'on peut aller au fond de soi-même ? C'est-à-dire pour moi le questionnement c'est d'abord : qui suis-je ? Si je suis dans l'incapacité de savoir qui je suis c'est toujours un autre qui décide à ma place. Donc, la question fondamentale c'est : qu'est-ce qui pourrait faire que peu à peu je puisse accéder à la capacité de choisir ? Et, pour moi, c'est existentiel, si je suis dans l'incapacité permanente d'accéder à la possibilité d'avoir le choix je suis quelqu'un d'indéterminé.

Jean Claude : Je suis quelqu'un de très terre à terre. Est-ce que nos besoins ne compliquent pas nos choix ? On se complique un peu la vie aujourd'hui pour être un peu comme tous le monde. Si on réduit nos besoins la vie est beaucoup plus simple.

Philippe. C : C'est la position des stoïciens, on réduit nos besoins pour aller à l'essentiel.

Arielle : Mais c'est un choix de se compliquer la vie, on peut réfléchir et décider de

ne pas se la compliquer. Plus on avance, avec l'expérience, plus on se rend compte qu'on accumule de moins en moins, on jette un peu.

Janie : Je suis entrain de me demander : si, lorsqu'on n'a pas le choix, ce n'est pas justement une question de dépendance par rapport à autre chose, comme par exemple dans le cas les enfants handicapés qu'on évoquait tout à l'heure ; donc à partir du moment où on est plus autonome et plus adultes, parce qu'on apprend à faire des choix en grandissant, on devient plus libre de nos choix. Est-ce que cette question de dépendre de quelqu'un ne limite pas notre capacité à choisir ?

Nadine : Juste par rapport au handicap, c'est une question pertinente ; un enfant né avec un handicap, si la science ne permettait pas de combler ce handicap, par exemple en appareillant un sourd, cet enfant vivrait sa vie autrement avec ses propres moyens.

Mme. X : On parle des enfants handicapés, mais je me suis rendue compte, par ma profession, que beaucoup de personnes étaient dépendantes, parce qu'elles sont malades, parce qu'elles sont âgées..., et donc même les choix qu'elles ont envie de faire elles ne peuvent pas les faire, parce que enfermées dans un système social ; les soignants, les enfants..., prennent des décisions pour elles sans tenir compte de leur propre choix alors que quelque fois elles expriment ou ont exprimé leur choix.

Jean Luc : Ça me fait penser à ce fait divers, assez horrible : un homme né nain, devenu adulte il choisit d'organiser un jeu qu'il appelle « le lancer de nain », c'est lui qui décide de se servir de son handicap pour gagner sa vie ; hors la loi dit qu'on ne doit pas jouer avec les humains et on lui a interdit ce jeu qui était son gagne pain et sa façon à lui de s'assumer. On en revient à la question posée la dernière fois « est-ce que ce qui est légal est légitime ? » mais aussi à celle de la liberté de choisir.

Florence : Je pense au cas d'Emmanuelle Laborit, née sourde, qui a fait le choix de pratiquer la langue des signes contre vents et marées puisque tout le monde voulait l'obliger à l'oralité. Elle a assumé son handicap jusqu'au bout en disant je ne parlerai pas parce que je suis née comme ça et que mon langage à part entière est la langue des signes, la langue du corps. Donc par rapport au handicap, peut être qu'il y a au départ, à la naissance une constance supplémentaire avec laquelle il va falloir composer mais il y a quand même un choix qui s'offre à eux. Il y a plein d'exemples d'handicaps, soit de naissance soit en cours de vie mais un choix s'offre à eux ; la personne va choisir soit de vivre repliée et le vivre comme un fardeau jusqu'à la fin de ses jours, soit elle va prendre son destin en main et faire le choix de composer avec son handicap et faire autre chose de sa vie.

Philippe. X : la personne handicapée arrive dans un monde déterminé donc présélectionné.

Véronique : C'est intéressant ce que dit Florence par rapport au handicap, j'ai un fils qui a vingt et un an et qui a une carte d'invalidité canne blanche il est né avec ça ; il n'a pas eu tous les choix qu'on les autres enfants ; jouer au foot, il ne conduira pas...

; pour en revenir au sujet « avons-nous toujours le choix ? » bien sûr on a pas toujours tous les choix, par contre le choix qui lui reste c'est de décider ce qu'il fait de sa vie avec des choix contraints, avec un nombre de possibles limité. On a tous un nombre de possibles limités, mais on a toujours le choix de décider comment on avance, comment on construit, comment on transforme les possibles qu'on a.

Pierre : J'ai l'impression qu'on met le choix en préalable avant même de savoir qui on est ; c'est tout à fait lié à la normalité, au fait de vivre en société, mais chacun d'entre nous a un handicap, des handicaps qui ne sont pas de même nature ; là se pose la question de la conscience de soi, et à ce moment là c'est fort de la conscience de qui ont est et de nos possibilités, de nos facultés qu'on connaît ou qu'on ne connaît pas, qu'on va commencer à entrer dans la possibilité de choisir. Mais, si on commence par dire « il n'a pas le choix » avant même de reconnaître qu'il est une personne, c'est comme tout un chacun, évidemment c'est plus voyant, c'est nous, enfin le regard que la société porte sur chacun qui décide et déclare « celui là il est handicapé ».

Anne : A propos de la conscience j'en profite pour vous lire un passage de Bergson : *« Qu'arrive-t-il quand une de nos actions cesse d'être spontanée pour devenir automatique? La conscience s'en retire. Dans l'apprentissage d'un exercice, par exemple, nous commençons par être conscients de chacun des mouvements que nous exécutons, parce qu'il vient de nous, parce qu'il résulte d'une décision et implique un choix; puis à mesure que ces mouvements s'enchaînent davantage entre eux et se déterminent plus mécaniquement les uns les autres, nous dispensant ainsi de nous décider et de choisir, la conscience que nous en avons diminue et disparaît. Quels sont, d'autre part, les moments où notre conscience atteint le plus de vivacité? Ne sont-ce pas les moments de crise intérieure où nous hésitons entre deux ou plusieurs partis à prendre, où nous sentons que notre avenir sera ce que nous l'auront fait? Les variations d'intensité de notre conscience semblent donc bien correspondre à la somme plus ou moins considérable de choix, ou si vous voulez, de création, que nous distribuons sur notre conduite. Tout porte à croire qu'il en est ainsi de la conscience en général. Si conscience signifie mémoire et anticipation, c'est que conscience est synonyme de choix. »*

Nadine : Dans choix il y a « choir », si je choisis obligatoirement je perds quelque chose ; il y a la notion de perte, d'accepter de perdre, c'est compliqué ; ne pas choisir permet de ne rien perdre.

Marie Claude : Je reviens sur ce qui a été dit tout à l'heure : « pour faire un vrai choix il faudrait pouvoir revenir en arrière » j'ai eu une expérience tout à fait personnelle : j'ai décidé d'arrêter de fumer parce qu'un cancérologue m'a dit « vous savez, quand vous aurez quatre vingt dix ans, vous pourrez recommencer à fumer, ça n'aura plus d'importance ». Je sais que je peux revenir en arrière et ça dépend de moi, donc j'assume ce choix, c'est un vrai choix. Le fait de savoir que ce n'est pas définitif m'aide à assumer.

Mireille : Il y a des choix dans la vie sur lesquels on ne peut pas revenir.

Jean Luc : Si on ne peut pas revenir sur un choix dont les conséquences sont insupportables, c'est que ce n'est plus un choix.

Brouhaha : ... si c'est un choix... c'est un jeu de dé...

Claudine : Par exemple : vous avez votre BAC, vous avez la possibilité d'aller dans telle ou telle université, donc vous orientez votre vie, vous faites un choix ; Pour cela vous allez analyser la situation, voir les bons côté et les mauvais de chaque formation, puis faire votre choix parmi celles sélectionnées : donc là vous avez orienté votre vie.

Jean Luc : Et comment on revient en arrière ?

Claudine : Justement, après au cours de votre vie il y aura plusieurs fois des possibilités qui s'offriront à vous de réorienter votre vie dans une autre direction. On a des choix successifs.

Jeanne : Je pense à Matthieu Ricard, il était docteur en biologie je crois, il a fait le choix de tout lâcher pour devenir moine bouddhiste.

Philippe. X : Dans la vie pour avancer on est obligé de faire des choix. Il y a cette notion d'obligation.

Guillaume : Pour revenir dans l'histoire des tartes de Nadine ; là tu as deux choix ou tu n'a pas de dessert, donc tu as trois choix.

Mr. X : Le choix c'est, tu envisages le champ des possibles, tu réfléchis aux bénéfiques et aux maléfiques que tu peux attendre de chaque possibilité, sélectionnes et tu décides. Tu as toujours la possibilité de dire « je ne fais rien ».

Philippe. X : Est-ce que le choix est un instinct ?

Claudine : Je suis quelqu'un qui a beaucoup de mal à faire des choix et je suis souvent dans un abîme de perplexité. J'ai eu dans ma vie plusieurs fois l'obligation de faire un choix et là je ne savais pas. J'ai pris la décision sans savoir si c'était le bon choix et en fait c'était le bon choix. En réfléchissant avec le recul à ce choix j'ai compris qu'il correspondait à un désir profond, sincère mais absolument pas conscient. J'ai choisis instinctivement ce qui était bon pour moi.

Pierre : Là on rentre dans le champ de l'intuition.

Arielle : Quand on choisit une solution on n'est jamais sûr de faire le bon choix, mais on fait un choix parmi des choix possibles et là arrive ce sentiment de soulagement. Choisir c'est un soulagement.

Jean Claude : Quel est la part du conscient et de l'inconscient ? Il faut peut-être faire

ce choix là pour après partir dans une autre direction. Ça nous fait progresser même si on s'aperçoit que c'était une erreur. Ça nous a permis de découvrir autre chose.

Claudie : Ce qui me frappe c'est qu'on est amené à faire des choix déterminant pour notre vie à un âge où on n'a pas tous les moyens pour le faire. Les choix fondamentaux du métier, souvent de vivre avec quelqu'un, d'avoir ou non des enfants, vraiment des choix fondamentaux qui nous engagent, engagent les enfants et d'autres êtres humains Et après, je vais parler pour moi, j'ai passé une bonne partie de ma vie à assumer comme je pouvais des choix que je n'avais pas fait en pleine conscience. Au départ c'est la force de vie qui fait qu'on se jette ou pas, on peut choisir d'être à côté de sa vie, d'être en retrait ou être dans une dépression telle qu'on ne peut pas faire de choix. Mes enfants eux ont eu plus de connaissance dans certains domaines mais pas dans d'autres j'ai donc l'impression que ça se reproduit.

Philippe. C : Vous avez employé le mot de conscience, quel sens donnez-vous à conscience dans l'exemple que vous exposez ? Moi je l'entends comme connaissance car conscience c'est conscience de quelque chose.

Claudie : Je n'avais pas conscience de tout que ça impliquait.

Brouhaha : Ce n'est pas possible non plus... faut prendre des risques... faut faire avec ...

Anne : C'est ce que dit la psychanalyste Dominique Miller : « *Effectivement on ne peut pas toujours faire les bons choix, mais on peut apprendre à nous accommoder de ses failles et d'en tirer parti.* »

Philippe. X : Mais là on est entrain de sortir du sujet on est entrain de juger le choix.

Mr. X : Le jugement vient le plus souvent des autres. Mais tout à l'heure, ma question de la conscience et de l'inconscience c'est par rapport à un animal qui est là au milieu d'un pré et qui voit un oiseau passer et qui démarre, a-t-il le choix de démarrer ? Il y a quand même une différence avec le cerveau, est ce que c'est la complexité du cerveau humain qui rend conscient du choix ; ou alors si ce n'est pas conscient c'est une éducation et donc des choses présélectionnées ; c'est plus relatif à la vie au sens propre du terme. L'animal lui...

Brouhaha : ... c'est un instinct...

Mr. X : Et nous quand on décide le choix, qu'on prend une orientation c'est toujours par rapport à quelque chose.

Anne : Quand il n'y a qu'un pot de yaourt dans le présentoir, on peut toujours faire le choix de ne pas le prendre.

Véronique : Dans les questions qu'Anne a soulevées tout à l'heure il y en a une qui m'a une qui m'a intéressée et une qui m'a interpellée. Pourquoi les choix fait en

groupe sont toujours plus extrêmes ? Est-ce qu'individuellement il n'y a pas toujours une peur devant un choix et que le fait qu'il y ait un groupe inhibe un peu la peur ?

Jean Luc : Je veux répondre juste sur le groupe. Quel groupe ?

Anne : Oui j'ai lu ça dans une revue de psychologie et je pense qu'il s'agissait de manifestation, un groupe dépasse dans ses actes ce qu'aurait pu faire l'individu isolé.

Jean Luc : Je voulais revenir sur la notion de groupe parce que il y a des tas de groupes : il y a le groupe qui se réunit ici aujourd'hui autour d'une idée mais qui n'a pas de décision à prendre ; il y a le groupe qui dans la rue choisit de manifester pour telles ou telles bonnes raisons, il y a le groupe qui est élu qui réfléchit longuement avant de prendre une décision, on revient sur le cas de monsieur Lambert, la famille se dispute autour de ce pauvre homme qui n'a plus sa capacité de choix on transfère la décision à une institution qui prend son temps pour y répondre. Dans le groupe il y a quand même des niveaux qui sont très différents, des groupes primaires qui réagissent à des instincts et qui vont s'acharner sur les plus faibles et il y a le groupe réfléchi avec une hiérarchie établie depuis longtemps, avec des gens qui ont été élus, choisis par leurs pairs.

Marie Claude : La responsabilité d'un choix est moins lourde quand on est plusieurs, parce que la force de l'autre soutient.

Brouhaha : on s'éloigne du sujet... le groupe pourrait être un sujet... qui prend la décision dans un groupe..

Jean Luc : C'est toujours frappant cette histoire de monsieur Lambert, ça me choque les soignant pensent qu'il est inutile de s'acharner, les proches qui disent quand il était conscient il ne voulait pas qu'on s'acharne sur lui, et les parents qui ne veulent pas du débranchement, est-ce qu'on sait ce que veut monsieur Lambert aujourd'hui, s'il est en état de penser ? Et maintenant le choix est confié aux institutions.

Pierre : On revient au sujet on est plus dans le domaine des possibilités de choix pour cet homme.

Brouhaha : Echange informel sur le cas de monsieur Lambert

Arielle : Revenons à notre sujet.

Pierre : Le possible aujourd'hui, le champ des possibles est extrêmement réduit ; d'après ce que j'en ai compris, ressenti car on a toujours une perception par rapport au monde extérieur, c'est que aujourd'hui légalement on ne peut pas le débrancher.

Mireille : Pour terminer ce sujet, je dirais les personnes qui l'entourent on toujours le choix de le débrancher et après d'assumer d'être emprisonnés.

Brouhaha : ... cas de Marie Humbert...

Arielle : On sort du sujet revenons au choix

Pierre : j'ai été très interpellé par une intervention à propos du choix qui vient de l'intuition. N'y a-t-il qu'une modalité ? Est-ce que le choix exige de la conscience, de l'intelligence, de la capacité à la réflexion, ou est-ce que cette conscience là se niche encore au fond de nous-mêmes à travers l'intuition ? C'est ça qui m'interpelle beaucoup parce que on n'a pas accès au domaine de l'intuition et pourtant par l'intuition on choisit.

Claude : A ce sujet, quand j'ai un choix important à faire, je réfléchis au pour, au contre, je suis très longue à me décider, je ne suis pas prête à me décider, mais je sais qu'un jour je serai prête. Je laisse mûrir et puis brusquement, un signe, quelque chose, je ne sais quoi me dit « c'est bon » je sais, mon choix est là.

Jeanne : Tu n'es là pas dans l'urgence d'un choix à faire.

Claude : Dans l'urgence je sais toujours décider.

Jean Luc : C'est important parce que Claude tu viens de dire « dans l'urgence je sais toujours décider », donc on revient à une notion d'instinctif.

Brouhaha : ... c'est de l'intuition...

Anne : Il faudrait entrer dans le débat « qu'est-ce que l'intuition ? »

Pierre : L'intuition c'est d'être relié à soi.

Brouhaha : ...l'instinct, l'intuition...

Anne : On part vraiment sur un autre sujet.

Philippe. C : C'est intéressant de parler de l'intuition parce qu'on revient au mot de perception « percipere », percevoir à travers, à travers quoi ? A travers notre vie, à travers ce que nous sommes et établir une relation entre l'objet du choix et nous-mêmes. C'est ce lien là, l'intuition nous permet parfois de percevoir que nous ne voyons pas avec nos yeux, notre raison, notre conscience.

Florence : Tout à l'heure Claudie a soulevé le problème de la dépression qui annihile la capacité à choisir. Je voulais simplement soulever ça, c'est une piste de réflexion concernant les personnes qui sont physiologiquement privées de la capacité de choix.

Janie : Justement, je pense qu'on a beaucoup de chance d'avoir ce panel de choix maintenant, de plus en plus à tous les niveaux ; les gens qui ne prennent jamais de

décisions devant ces choix, ces gens ne vivent pas ; ils se referment sur eux-mêmes, sont dépressifs.

Claudie : Là j'ai envie de dire : non ! On rentre dans le jugement très vite car ça peut être une étape ; on choisit rarement la dépression parce que c'est vraiment très dur à vivre, mais notre corps, notre esprit peut nous l'imposer à un moment donné pour nous dire « stop maintenant réfléchit aux choix que tu as à faire ». Et quand vous parlez d'intuition, ça me renvoie à la notion d'inconscient, c'est-à-dire de choses qu'on a, là en nous, mais on ne le sait pas bien et il y a tout un travail à faire pour essayer d'y voir un tout petit peu plus clair ; là on rentre dans des choix qu'on a du faire dans sa vie, de fonctionnement d'essayer de comprendre les choses ; mais, quelqu'un l'a dit : on a tellement de choix, on a parlé de stoïcisme aussi, que ça peut être un besoin vital de se dire « stop ! » et « quel est mon vrai désir, qu'est-ce que je veux vraiment, qu'est ce que je suis vraiment ? »

Anne : Je voudrai vous lire une pensée de Serge Hefez qui justement se replace à notre époque «... *Pendant longtemps, les individus se sont conformés à un destin défini par leur naissance : classe sociale, métier transmis de père en fils, rôle prédéterminé en fonction de leur sexe, de leur place dans la famille, de leur religion... Chacun suivait les injonctions de la société, pour en assurer la cohésion et l'équilibre, sans qu'il ne soit jamais question d'un quelconque épanouissement individuel librement décidé. La grande nouveauté de notre temps, c'est qu'au lieu d'hériter de notre identité, nous nous retrouvons sommés de la choisir. Ce choix est constant, intense et douloureux*». C'est vrai que nous avons une infinité de choix possibles qui s'offrent à nous et que ça induit des mal-être parfois.

Emilie : On voit à quel point ce terme de choix peut nous mettre parfois en difficulté et on voit aussi à travers tout ce qu'on a dit aujourd'hui qu'il y a quelque chose qui nous échappe, il y a quelque chose de l'autre en nous ; on parle d'intuition, d'inconscient, donc on voit bien qu'il y a beaucoup de choses qui sont à l'œuvre quand on va choisir. Je voudrais revenir sur la notion de choix et de non choix, cette semaine il y a quatre personnes qui vont aller au Panthéon dont un résistant, j'ai oublié son nom, qui s'est suicidé quand la gestapo est venu le chercher, est-ce qu'on peut parler de choix ?

Brouhaha : ...oui... il avait le choix de ne pas livrer... dans la résistance on avait ce qu'il fallait pour mourir et ne pas se rendre...

Philippe. C : Une question qui me vient, parce qu'on l'a évoqué, c'est le mot désir avec la notion du choix ; Je crois que c'est important d'essayer de comprendre comment on fonctionne par rapport à nos désirs lorsqu'on fait un choix. Parce que ça me semble essentiel, des désirs on en a, ils vont nous aider ou perturber pour faire un choix ; mais pourquoi ? J'ai deux pommes sur la table rigoureusement identiques, pourquoi vais-je choisir celle là plutôt que celle-ci ?

Anne : Parce que vous êtes droitier (sourire)

Philippe. C : C'est une raison, mais je pense que c'est parce que la pomme que j'ai choisie s'est faite désirable. Dans le mot désir il y a trois choses qui sont liées, c'est désir, désiré et désirable. Je pense que le choix est très conditionné, influencé par cette capacité à la possibilité des choses à se faire désirables à nos yeux. Et c'est pourquoi on peut quelquefois se tromper et se retrouver le bec dans l'eau car ce qu'on croyait désirable un instant ne l'est en fait pas du tout.

Jean Claude : Ce n'est plus la question du choix mais le jugement qu'on fait de son choix. C'est la question d'assumer ou de ne pas assumer.

Brouhaha : Rires et boutades à propos du choix de la pomme comme exemple

Janie : Je pense qu'on a toujours le choix, mais on est aussi influencé, je pense au marketing qui rend les produits désirables.

Arielle : On commet des erreurs mais on a le choix aussi de commettre des erreurs.

Nadine : Je pense qu'il y a quand même beaucoup de choix inconscients parce que lorsqu'on voit dans les familles la façon dont les choix se reproduisent à l'identique jusqu'à ce qu'un fasse complètement différemment. Je ne sais pas si c'est du déterminisme mais c'est un héritage culturel difficile à couper.

Jean Luc. X : Par rapport à tout ce que j'ai entendu je me pose aussi la question sur le sujet d'aujourd'hui et ce qui m'est venu c'est l'idée de pleine conscience ; et je me disais par rapport aux enfants « quelle pleine conscience par rapport à ses choix? » ; il y a l'héritage familial, depuis nos ancêtres, que moi je prends en compte aujourd'hui dans mes choix, ce que je n'ai pas pu faire enfant , on ne nous a pas appris à prendre le temps de la réflexion pour faire un choix en pleine conscience. La société dans laquelle on vit nous presse pour nous faire consommer et qu'on n'ait pas vraiment le choix. La part de choix de pleine conscience est très difficile et elle avance dans le temps.

Mme. X : J'ai envie d'ajouter que souvent le fait de choisir implique du courage.

Conclusion par Anne

Je vais appeler à la rescousse Serge Hefez dont j'ai parlé tout à l'heure qui est psychiatre et psychanalyste et ensuite Albert Jacquard.

Donc Serge Hefez dit que « *Se tromper n'est pas gâcher sa vie. On a beau s'efforcer de faire le "meilleur" choix, la manière dont les liens amoureux, conjugaux, professionnels, sociaux se façonnent finit toujours par nous échapper. Même si c'est difficile à admettre, il semble que la manière la plus sage de rendre nos choix moins*

douloureux soit d'accepter que, finalement, une grande partie de leurs conséquences nous échappe ! »

On peut conclure avec la pensée optimiste d'Albert Jacquard qui répond à ceux qui pensent que toute liberté est illusoire: *"Ce raisonnement ne tient pas compte de la découverte de Poincaré à propos du "problème des 3 corps" : dès que plusieurs déterminismes s'enchevêtrent, le résultat à long terme de leur action est imprévisible...Ce constat de l'imprévisibilité des phénomènes du monde réel ne suffit pas à démontrer que la liberté est possible; mais il rend indémontrable qu'elle est impossible. J'ai donc le droit de me prétendre libre, du moins à l'intérieur des contraintes imposées par cet univers; contraintes que l'avancement de la science me permet de toujours mieux décrire."*

Nous pouvons donc supposer que nous sommes toujours libres de nos choix.

les 3 commentaires du site

Philippe. C - 05/03/2014

Choix, Liberté : des mots tragiques ?

Depuis une semaine des mots agitent mon esprit mais, dans la grisaille ambiante, rien ne m'autorise à les relier. Et pourtant, parmi tous ces mots, deux devancent tous les autres : Liberté et Choix.

Parfois il me semble pouvoir les rattraper, les saisir, les immobiliser pour les pouvoir mieux observer, mieux déguster, mieux les sentir vivant en moi.

Mais tout de suite ils se diluent et puis s'estompent quittant le champ de ma pensée, de ma raison, tels des mirages se déformant au gré des vents et des lumières. Sitôt enfuis sitôt ils reviennent comme un chant de sirène si doux et si tentant. Et puis voilà, maintenant qu'un rayon de soleil fait ce matin scintiller la gelée blanche déposée par la nuit sur les crocus et les primevères de mon jardin, que leurs couleurs, comme un aimant, attirent mon regard, je prends conscience que ces deux mots n'étaient que leurres et que derrière se cache la vie au « goût de fraises » au goût de bière à la fois doux comme le bonheur et amer comme l'envie. Faut-il choisir ? Le peut-on ? Puisque vivre c'est être mortel pourquoi ne pas goûter toutes les saveurs de la vie, qu'elles soient de miel comme le bonheur ou bien de fiel comme l'espérance déçue... Or toute espérance est déçue toujours même quand elle est satisfaite.

Philosophies tragiques, je n'en connais pas d'autres...

Vivre c'est faire un travail de deuil, le deuil de sa mort...

Et puisqu'il semble en être ainsi je vais aller profiter de cette fraîcheur lumineuse du matin de « ce » matin.

Après jh'mangherons in bonne goulée, jh'boirons in bon cot, jh'frais un bon somme et dmain srat ine autre journée.

PCC le 2 mars 2014

Merci à vous toutes et tous et merci à Héraclite, Lucrece, Spinoza, Montaigne, Voltaire, Alain, Sartre et Comte-Sponville (les impromptus)...

ARI - 05/03/2014

Merci, Mireille, pour la mise en ligne de cette séance et merci à Philippe, pour la poésie de son commentaire !

Anne - 09/03/2014

A cette méditation poétique et profonde, je me permets, Philippe, d'ajouter aux philosophes cités le nom d'Épicure, et aussi celui de Michel Onfray- à la pensée plus radicale.

"Faire un travail de deuil, le deuil de sa mort": merci de m'avoir ouvert, par cette phrase, un nouveau chemin dans ma réflexion sur la mort.